JEAN-CHRISTOPHE RUFIN
de l'Académie française

Immortelle randonnée

COMPOSTELLE MALGRÉ MOI

Gallimard

Extrait de la publication

Immortelle randonnée

COMPOSTELLE
MALGRÉ MOI

Extrait de la publication

Tous droits réservés
© Éditions Gallimard Loisirs 2013 pour la présente édition illustrée

Extrait de la publication

JEAN-CHRISTOPHE RUFIN
de l'Académie française

Immortelle randonnée

COMPOSTELLE MALGRÉ MOI

Photographies de
MARC VACHON

Gallimard

Extrait de la publication

Le vrai visage du Chemin

L'immense succès d'*Immortelle randonnée* reste pour moi une surprise et un mystère. Cependant, à l'occasion de nombreuses rencontres avec des lecteurs de ce livre, j'ai acquis la conviction qu'un grand nombre d'entre eux a été séduit par le caractère « décalé » de mon propos. En d'autres termes, on ne m'attendait pas sur ce terrain et j'ai pris soin d'afficher d'emblée mon étonnement et mon ignorance, en sous-titrant ce livre « Compostelle malgré moi ». Ce « malgré moi » a permis à de nombreux lecteurs de se reconnaître dans une telle position : attirés par Compostelle « malgré eux », ils ont eu moins de difficulté à suivre quelqu'un qui était lui-même étranger au monde du pèlerinage qu'il n'en aurait eu à mettre leurs pas dans ceux d'un personnage plus catholique.

Lorsqu'on m'a suggéré de publier une édition illustrée, il m'est apparu évident qu'il fallait conserver dans une telle version le caractère réaliste du livre, né d'un regard sans a priori. Cela excluait de recourir à des photos choisies pour leur seule esthétique, comme c'est la plupart du temps le cas dans les « beaux livres » consacrés au Chemin. Il fallait pour répondre au texte un regard aussi neuf et aussi éloigné qu'avait été le mien pendant ces semaines de marche. En même temps, il fallait que l'œil du photographe sache aussi se faire proche. Proche des pèlerins, des personnes rencontrées au long du parcours, des paysages...

Le hasard a voulu qu'au moment où nous réfléchissions à cette question, mon ami Marc Vachon est passé à Paris, au retour d'une éprouvante mission humanitaire en Mauritanie, à la frontière malienne. Marc est un Québécois devenu citoyen du monde « malgré lui ». Enfant des rues de Montréal, entraîné pour survivre dans les gangs locaux, il a connu bien des épreuves qu'il a racontées dans un livre magnifique. Sur le fil, au moment où il aurait pu plonger tout à fait, il a trouvé en lui la force de traverser l'Atlantique et de commencer une nouvelle vie. Il a frappé à la porte de Médecins sans frontières, dont j'étais alors le vice-président, et il est parti en mission comme logisticien. Depuis vingt ans, il enchaîne les séjours dans les endroits les plus éprouvés de la planète. Idéaliste souvent déçu par la bureaucratie humanitaire, capable de nouer dans les sociétés les plus diverses et la plupart du temps les plus misérables des relations immédiatement fraternelles, il est pour moi un des plus remarquables témoins

Extrait de la publication

du monde contemporain. J'ai toujours été frappé par l'acuité de son regard, à la fois dénué de tout cynisme et de toute naïveté.

Sachant qu'il s'intéressait depuis longtemps à la photographie, je lui ai proposé d'être mon partenaire dans cette aventure.

Ensemble, nous sommes repartis sur le Chemin. Il a scrupuleusement suivi les étapes relatées dans le livre mais chacune d'elles a été pour lui l'occasion d'ouvrir les yeux et d'apporter sa propre vision de mon récit. L'ensemble, que l'on découvrira dans ces pages, est une sorte de dialogue entre le texte et l'image qui exprime les surprises et les émotions de deux « malgré nous » du pèlerinage, soucieux de comprendre et de partager.

Le Chemin y apparaît tel qu'il est, à l'image de la vie. Parfois beau, souvent décevant, réservant de permanentes surprises et des émotions à contretemps, il n'a rien d'un parcours semé de roses. Certes, il longe parfois de belles côtes, traverse des forêts fraîches et de jolis villages ; mais il doit souvent s'accommoder du voisinage d'autoroutes bruyantes, surmonter l'obstacle de zones industrielles et de lotissements neufs à l'abandon. Il est un chemin du présent, même si les vestiges du passé jacquaire viennent çà et là rappeler le souvenir des époques anciennes et témoigner du passage, au fil des siècles, d'innombrables pèlerins qui n'ont laissé d'autre trace que ce parcours immémorial vers Santiago.

Le marcheur, roi des sentiers de campagne, devient un pauvre hère dans les villes où son accoutrement détonne. Le regard d'un Nord-Américain, plus imprégné d'*Easy rider* que du *Liber sancti Jacobi*, révèle aux Européens que nous sommes l'étrange réalité de notre vieux continent, imprégné d'histoire et, malgré tout, entraîné dans les transformations d'un présent de crise, marqué par une mondialisation souvent violente.

Je suis assez heureux de ce résultat. Il est conforme à l'idée que je me fais d'un livre consacré au pèlerinage de Compostelle. Il donne à ceux qui n'auront pas la force, le temps ou la chance de le parcourir une idée assez précise de ce qu'est ce Chemin. Aux autres, il est une simple invitation à se mettre en route. Ce qu'ils verront sera assez proche de ce qui est montré. Pourtant, il est probable qu'ils rapporteront d'autres images et se feront, au retour, une autre idée du Chemin. Tant il est vrai qu'aucun livre ne saurait remplacer l'expérience unique qui consiste à soumettre son corps et son esprit à l'épreuve lente et dure de la marche. Le Chemin est une initiation dont on ne peut percer autrement les secrets qu'en mettant jour après jour un pied devant l'autre. Jusqu'à Saint-Jacques et au-delà.

Jean-Christophe Rufin

Le Chemin du nord

Extrait de la publication

Sommaire

Départ

13 L'organisation
19 Le point de départ
23 Pourquoi ?
27 L'amour en chemin

Pays basque

35 Mise en route
43 Un sauvage dans la ville
49 Premier bivouac clandestin
55 Heurs et malheurs du pèlerin campeur
59 Solitudes
65 Les vêpres à Zenarruza
71 Marathon, Santiago, même combat !
77 Bilbao

Cantabrie

87 Sur les bacs de Cantabrie
93 Le dieu du pipeline
101 Beautés profanées
107 Dans l'antre du gourou
113 Adieu au rivage
117 Cantabrie : école de frugalité

Asturies

123 Dans l'alambic du Chemin
129 Asturies du fond des âges
135 Bacchus et saint Paul
141 Une belle tranche de chrétienté
147 Sur les traces d'Alfonse II et de Bouddha
155 Rencontres
167 Au sommet du Chemin
179 Une apparition en forêt

Santiago de Galice

187 Galice ! Galice !
195 Nuit romaine
203 Égarements
209 Le Chemin français
217 Dernières épreuves
225 L'arrivée

Extrait de la publication

Départ

Extrait de la publication

6me ARR.t
PLACE
St. SULPICE
6me ARR.t
RUE DES
CANETTES.

L'organisation

Lorsque, comme moi, on ne sait rien de Compostelle avant de partir, on imagine un vieux chemin courant dans les herbes, et des pèlerins plus ou moins solitaires qui l'entretiennent en y laissant l'empreinte de leurs pas. Erreur grossière, que l'on corrige bien vite lorsqu'on va chercher la fameuse *credencial*, document obligatoire pour accéder aux refuges pour pèlerins !

On découvre alors que le Chemin est l'objet sinon d'un culte, du moins d'une passion, que partagent nombre de ceux qui l'ont parcouru. Toute une organisation se cache derrière le vieux chemin : des associations, des publications, des guides, des permanences spécialisées. Le chemin est un réseau, une confrérie, une internationale. Nul n'est contraint d'y adhérer, mais cette organisation se signale à vous dès le départ, en vous délivrant la *credencial*, ce passeport qui est bien plus qu'un bout de carton folklorique. Car, dûment fiché comme futur-ancien-pèlerin, vous recevrez désormais des bulletins d'études savants, des invitations à des sorties pédestres et même, si vous habitez certaines villes, à des séances de restitution d'expériences, organisées autour de voyageurs fraîchement rentrés. Ces rencontres amicales autour d'un verre s'appellent « Le vin du pèlerin » !

J'ai découvert ce monde en entrant par une après-midi pluvieuse dans la petite boutique sise rue des Canettes à Paris, dans le quartier Saint-Sulpice, siège de l'association des Amis de Saint-Jacques. L'endroit détone, au milieu des bars branchés et des boutiques de fringues. Il fleure bon sa salle paroissiale et le désordre poussiéreux qui l'encombre a l'inimitable cachet des locaux dits « associatifs ». Le permanencier qui m'accueille est un homme d'un certain âge – on dirait aujourd'hui un « senior », mais ce terme n'appartient pas au vocabulaire jacquaire. Il n'y a personne d'autre dans la boutique et j'aurais l'impression de le réveiller s'il ne se donnait pas beaucoup de mal pour paraître affairé. L'informatique n'a pas encore pris possession du lieu. Ici règnent toujours la fiche bristol jaunâtre, les dépliants ronéotypés, le tampon baveux et son encreur métallique.

Je me sens un peu gêné de déclarer mon intention – pas encore arrêtée, pensé-je – de partir sur le Chemin. L'ambiance est celle d'un confessionnal et je ne sais pas encore que la question du « pourquoi »

Extrait de la publication

ne me sera pas posée. Prenant les devants, je tente des justifications qui, évidemment, sonnent faux. L'homme sourit et revient à des questions pratiques : nom, prénom, date de naissance.

Il me conduit peu à peu jusqu'au grand sujet : est-ce que je souhaite adhérer à l'association *avec* le bulletin – c'est plus cher – ou *sans*, c'est-à-dire en payant le minimum : il me donne les prix de chaque option. Les quelques euros de différence lui semblent suffisamment importants pour qu'il se lance dans une longue explication sur le contenu précis des deux formes d'adhésion. Je mets cela sur le compte d'un désir louable de solidarité : ne pas priver de Chemin les plus modestes. En cours de route, j'aurai l'occasion de comprendre qu'il s'agit de bien autre chose : les pèlerins passent leur temps à éviter de payer. Ce n'est souvent pas une nécessité, mais plutôt un sport, un signe d'appartenance au club. J'ai vu des marcheurs, par ailleurs prospères, faire d'interminables calculs, avant de décider s'ils commanderont un sandwich (pour quatre) dans un bar, ou s'ils feront trois kilomètres de plus pour l'acheter à une hypothétique boulangerie. Le pèlerin de Saint-Jacques, que l'on appelle un Jacquet, n'est pas toujours pauvre, loin s'en faut, mais il se comporte comme s'il l'était. On peut rattacher ce comportement à l'un des trois vœux qui, avec la chasteté et l'obéissance, marquent depuis le Moyen Âge l'entrée dans la vie religieuse ; on peut aussi appeler cela plus simplement de la radinerie.

Quoi qu'il en soit, dès l'acquisition de la *credencial*, vous êtes invité à respecter cet usage et à vous y conformer : que le pèlerin aille ou pas vers Dieu (c'est son affaire), il doit toujours le faire en tirant le diable par la queue.

Bien sûr, vous allez aussi croiser nombre de gens qui se sont aménagé un pèlerinage de confort, d'hôtel en hôtel, d'autocar de luxe en taxi complaisant. Il est d'usage chez les Jacquets de dire benoîtement : « Chacun fait son chemin comme il l'entend. » Pourtant, il ne faut pas longtemps pour comprendre que, derrière cette manifestation de tolérance, se cache le solide mépris du « vrai » pèlerin pour le « faux ». Le vrai se reconnaît à ce qu'il dépense le moins possible. Certes, il peut arriver au « vrai » pèlerin, faute d'alternative, parce qu'il est malade ou que les refuges sont pleins, de devoir descendre dans un hôtel – modeste si possible – et de voisiner avec des voyageurs de luxe. Comptez néanmoins sur lui pour marquer sa différence, par exemple en mangeant tous les bonbons imprudemment placés dans une soucoupe, à la réception.

Ignorant encore ces usages, je commis mon premier impair : je pris royalement l'adhésion *avec* bulletin et surtout je laissai entendre que trois euros de plus n'étaient pas une affaire.

Le permanencier me remercia au nom de l'association mais un fin sourire montrait assez qu'il me prenait un peu en pitié. « Pardonnez-lui, Seigneur, il ne sait pas (encore) ce qu'il fait. »

La *credencial* que remet l'association des Amis de Saint-Jacques est un bout de carton jaunâtre qui se déplie en accordéon. À dire vrai, elle ne paie pas de mine et le futur-supposé-pèlerin rigole en rentrant chez lui. Ce document sur un papier sans doute recyclé trois fois, avec ses gros carreaux destinés à recueillir les tampons à chaque étape, n'a vraiment pas l'air très sérieux. Mais il en va de la *credencial* comme du reste. On ne mesure sa valeur que sur le Chemin.

Lorsqu'on l'a fourrée dans son sac cent fois, qu'on l'en a sortie trempée par une pluie d'orage et qu'il a fallu la faire sécher sur un introuvable radiateur, lorsqu'on a craint de l'avoir perdue et qu'on l'a fébrilement cherchée sous l'œil soupçonneux d'un tenancier d'auberge, lorsqu'au terme d'étapes épuisantes on l'a posée, victorieux, sur le bureau d'un employé d'office du tourisme qui, d'un air dégoûté, l'a effleurée de son tampon officiel en craignant manifestement de le souiller, lorsqu'arrivé à Compostelle, on l'a dépliée fièrement devant le représentant de la mairie pour qu'il rédige en latin votre certificat de pèlerinage, on mesure le prix de cette relique. Au retour, la *credencial* figure parmi les objets rescapés du Chemin et qui portent les traces de cette épreuve.

Extrait de la publication

Sans que la comparaison ait évidemment la moindre valeur, je dirais que ma *credencial* froissée, tachée et passée au soleil, me fait penser à ces bouts de papier que mon grand-père avait ramenés de captivité : bons de nourriture ou d'infirmerie, ils devaient avoir, pour le déporté, une infinie valeur et j'imagine avec quel soin il les conservait sur lui.

La différence avec le Chemin est que Compostelle n'est pas une punition mais une épreuve volontaire. C'est du moins ce que l'on croit, bien que cette opinion soit rapidement contredite par l'expérience. Quiconque marche sur le Chemin finit tôt ou tard par penser qu'il y a été condamné. Que ce soit par lui-même ne change rien : les sanctions que l'on s'impose n'ont pas moins de rigueur, souvent, que celles qu'inflige la société.

On part pour Saint-Jacques avec l'idée de liberté et bientôt on se retrouve, parmi les autres, un simple bagnard de Compostelle. Sale, épuisé, contraint de porter sa charge par tous les temps, le forçat du Chemin connaît les joies de la fraternité, à l'image des prisonniers. Combien de fois, assis par terre devant une auberge parmi d'autres pouilleux, massant mes pieds endoloris, mangeant une pitance malodorante acquise à un prix dérisoire, superbement ignoré par les passants normaux, libres, bien habillés et bien chaussés, je me suis senti un *zek* à la façon de Soljenitsyne, un de ces gueux du Chemin, que l'on appelle des pèlerins ?

Voilà à quoi vous condamne la *credencial*. Au retour, le plus invraisemblable est de se dire que, en plus, on a payé pour l'acquérir.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Le point de départ

Encore faut-il cependant savoir de quoi l'on parle. La « vraie » *credencial*, à mes yeux, comme à ceux des pèlerins qui se croient dignes de ce nom, est un document émis sur votre lieu de résidence et qui vous accompagne pendant un long chemin. Cependant, on découvre vite qu'à chaque étape et jusqu'aux dernières, il est possible de se faire délivrer le même document. Les pèlerins authentiques regardent comme une imposture les marcheurs qui se contentent de parcourir les derniers kilomètres et qui ont pourtant le toupet de se munir d'une *credencial*. Comme si ce tourisme pédestre de quelques courtes journées était comparable aux interminables parcours des pèlerins partis de France ou d'autres pays d'Europe ! Il y a un peu de snobisme dans cette réaction. Pourtant, en avançant sur le Chemin, on comprend peu à peu qu'il y a quelque vérité dans cette opinion. Il faut en effet reconnaître que le temps joue un rôle essentiel dans le façonnage du « vrai » marcheur.

Le Chemin est une alchimie du temps sur l'âme.

C'est un processus qui ne peut être immédiat ni même rapide. Le pèlerin qui enchaîne les semaines à pied en fait l'expérience. Par-delà la fierté un peu puérile qu'il peut ressentir d'avoir accompli un effort considérable par rapport à ceux qui se contentent de marcher huit jours, il perçoit une vérité plus humble et plus profonde : une courte marche ne suffit pas pour venir à bout des habitudes. Elle ne transforme pas radicalement la personne. La pierre reste brute car, pour la tailler, il faut un plus long effort, plus de froid et plus de boue, plus de faim et moins de sommeil.

C'est la raison pour laquelle, vers Compostelle, l'essentiel n'est pas le point d'arrivée, commun à tous, mais le point de départ. C'est lui qui fixe la hiérarchie subtile qui s'établit entre les pèlerins. Quand deux marcheurs se rencontrent, ils ne se demandent pas « Où vas-tu ? », la réponse est évidente, ni « Qui es-tu ? », car sur le Chemin on n'est plus rien d'autre qu'un pauvre Jacquet. La question qu'ils posent est « D'où es-tu parti ? ». Et la réponse permet immédiatement de savoir à qui l'on a affaire.

Si le pèlerin a choisi un point de départ à cent kilomètres de Saint-Jacques, il s'agit probablement d'un simple chasseur de diplôme :

cette distance est le minimum requis pour se voir délivrer à l'arrivée la fameuse *compostela* en latin qui certifie que l'on a fait le pèlerinage. Cette distinction obtenue avec l'effort minimum suscite chez les « vrais » pèlerins une ironie mal dissimulée. En pratique, seuls se reconnaissent comme faisant partie de la confrérie les marcheurs qui ont parcouru l'un des grands itinéraires espagnols, à partir des Pyrénées. Saint-Jean-Pied-de-Port, Hendaye, le Somport sont des départs honorables. S'y ajoute, en vertu d'une tolérance liée à l'Histoire, le départ d'Oviedo. Quoiqu'il soit beaucoup plus court, le *Camino Primitivo* qui part de la capitale des Asturies suscite le respect pour deux raisons : il traverse de hautes montagnes, au prix de dénivelés plus importants et, surtout, il est le chemin des origines, celui qu'emprunta le roi Alfonse au IXe siècle pour aller voir la fameuse dépouille de saint Jacques qu'un moine venait de découvrir.

L'immense majorité des pèlerins emprunte ces itinéraires classiques, soit le *Primitivo*, soit ceux qui partent de la frontière française. On en rencontre cependant un certain nombre qui vient de beaucoup plus loin. Ils ne paient pas forcément de mine. Certains ont même l'air franchement à la peine. Pour un peu on les dirait de constitution délicate. Souvent, d'ailleurs, ils en rajoutent, pour que leur effet soit complet. À la question : « D'où es-tu parti ? », posée avec assurance par un pèlerin sûr de son fait qui a démarré au pied des Pyrénées, ils répondent, après un instant de feinte hésitation et en baissant les yeux modestement : « Le Puy » ou « Vézelay ». Un silence accueille ces titres de gloire. Si les présents portaient des chapeaux, ils les ôteraient, en signe de respect. Une fois administré ce premier uppercut, ces pèlerins d'exception ajoutent en général un chiffre, qui achève de mettre leur interlocuteur KO : « Cent trente-deux jours », proclament-ils. C'est le temps qu'ils viennent de passer à mettre chaque matin un pied devant l'autre.

J'ai cheminé avec un jeune étudiant qui était parti de Namur. Il portait un sac énorme, rempli d'objets inutiles mais qui avaient la propriété d'être des souvenirs ramassés en cours de route. J'ai croisé des Australiennes qui venaient d'Arles et un Allemand parti de Cologne.

Sur un bac, en traversant un des rios qui zèbrent la côte Cantabrique, j'ai rencontré un Haut-Savoyard qui était parti de chez lui, à Marignier, au-delà de Genève. Je l'ai croisé régulièrement par la suite. Ce n'était pas un très bon marcheur. Il avançait même un peu de guingois et se perdait souvent. Mais quoi qu'il fît, il était placé pour moi sur un piédestal car il me regardait du haut de ses deux mille kilomètres.

Extrait de la publication

Certains pèlerins, paraît-il, viennent d'encore plus loin. Je n'en ai pas rencontré et je n'ai pas le sentiment que beaucoup de gens ont eu la chance d'en voir. Ce sont des êtres fabuleux. Ils font partie des légendes du Chemin, qui n'en manque pas et que les pèlerins se transmettent à voix basse pendant les veillées. Ces êtres venus de Scandinavie, de Russie, de Terre-Sainte sont des chimères magnifiques. Borné à son terme par Compostelle, le pèlerinage, grâce à eux, n'a plus de limites du côté de ses origines. Sur les cartes jacquaires, on voit ruisseler tous ces chemins vers l'entonnoir pyrénéen puis l'Espagne. Ils rident toute la surface de l'Europe et font rêver.

Certes, le point de départ ne dit pas tout car il existe encore des moyens de tricher. Le plus pratiqué consiste à faire le Chemin par morceaux. On rencontre ainsi parfois des marcheurs qui, au jeu des annonces, sortent une grosse carte : Vézelay, Arles ou Paris. Le doute s'installe s'ils sont étrangement propres et frais, au regard des centaines de kilomètres qu'ils prétendent avoir parcourus. Pour lever le soupçon, il suffit de poser la question qui tue : « Tu es venu… en une fois ? » Le vantard baisse alors la tête, toussote et finit par avouer qu'il s'est donné dix ans pour effectuer le parcours, par tranches d'une semaine. En réalité, il est parti la veille. « Chacun fait son chemin comme il l'entend. » D'accord, mais tout de même : il ne faut pas prendre les enfants du bon Dieu pour des canards sauvages.

Extrait de la publication

Pourquoi ?

Pourquoi ?

C'est évidemment la question que se posent les autres, même quand ils ne vous la posent pas.

Chaque fois qu'au retour vous prononcerez la phrase : « Je suis allé à Compostelle à pied », vous noterez la même expression dans les regards. Elle traduit d'abord l'étonnement (« Qu'est-ce qu'il est allé chercher là-bas ? ») puis, à une certaine manière de vous dévisager à la dérobée, la méfiance.

Rapidement, une conclusion s'impose : « Ce type doit avoir un problème. » Vous sentez le malaise s'installer. Heureusement, nous vivons dans un monde où la tolérance est une vertu : l'interlocuteur se ressaisit bien vite. Il peint sur son visage une mimique enthousiaste qui exprime la joie, en même temps que la surprise. « Quelle chance tu as ! » Et il ajoute car, tant qu'à mentir, autant le faire avec conviction et emphase : « C'est mon rêve de faire ce chemin un jour… »

La question du « pourquoi » s'arrête en général sur cette phrase. En avouant qu'il caresse le même projet que vous, votre interlocuteur vous dispense, en même temps qu'il se dispense, de disserter sur les raisons qui peuvent pousser un adulte normalement constitué à marcher près de mille kilomètres avec un sac sur le dos. Alors, tout de suite, on peut passer au « comment » : Étais-tu seul ? Par où es-tu passé ? Combien de temps cela t'a-t-il pris ?

Il est heureux que les choses se déroulent ainsi. Car les rares fois où, au contraire, on m'a posé frontalement la question « *Pourquoi* êtes-vous allé à Santiago ? », j'ai été bien en peine de répondre. Ce n'est pas un signe de pudeur mais plutôt de profonde perplexité.

Au lieu d'exprimer son embarras, la meilleure solution est encore de livrer quelques indices, au besoin en les inventant, pour égarer la curiosité de celui qui vous interroge et le mener sur de fausses pistes : « Il y avait des coquilles Saint-Jacques sur les monuments dans la ville de mon enfance » (piste freudienne). « J'ai toujours été fasciné par les grands pèlerinages du monde » (piste œcuménique). « J'aime le Moyen Âge » (piste historique). « Je voulais marcher vers le soleil couchant jusqu'à rencontrer la mer » (piste mystique).

« J'avais besoin de réfléchir. » Cette dernière réponse est la plus attendue, au point d'être considérée généralement comme la « bonne »

réponse. Elle ne va pourtant pas de soi. N'est-il pas possible et même préférable, pour réfléchir, de rester à la maison, de traîner au lit ou dans un fauteuil, ou, à la rigueur, de faire quelques pas sur un itinéraire proche et familier ?

Comment expliquer, à ceux qui ne l'ont pas vécu, que le Chemin a pour effet sinon pour vertu de faire oublier les raisons qui ont amené à s'y engager ? À la confusion et à la multitude des pensées qui ont poussé à prendre la route, il substitue la simple évidence de la marche. On est parti, voilà tout. C'est de cette manière qu'il règle le problème du pourquoi : par l'oubli. On ne sait plus ce qu'il y avait avant. Comme ces découvertes qui détruisent tout ce qui les a précédées, le pèlerinage de Compostelle, tyrannique, totalitaire, fait disparaître les réflexions qui ont conduit à l'entreprendre.

On aperçoit déjà ce qui fait la nature profonde du Chemin. Il n'est pas débonnaire comme le croient ceux qui ne se sont pas livrés à lui. Il est une force. Il s'impose, il vous saisit, vous violente et vous façonne. Il ne vous donne pas la parole mais vous fait taire. La plupart des pèlerins sont d'ailleurs convaincus qu'ils n'ont rien décidé par eux-mêmes, mais que les choses « se sont imposées à eux ». Ils n'ont pas pris le Chemin, le Chemin les a pris. De tels propos, j'en ai conscience, rendent suspect aux yeux de ceux qui n'ont pas connu cette expérience. Moi-même, avant de partir, j'aurais haussé les épaules en entendant ce genre de déclarations. Elles sentent la secte à plein nez. Elles révoltent la raison.

Pourtant, très vite, j'ai constaté leur justesse. Chaque fois qu'il s'est agi de prendre une décision, j'ai senti le Chemin agir puissamment en moi et me convaincre, pour ne pas dire me vaincre.

À l'origine, j'avais simplement décidé de faire une grande marche solitaire. J'y voyais un défi sportif, un moyen de perdre quelques kilos, une manière de préparer la saison de montagne, une purge intellectuelle avant d'entreprendre la rédaction d'un nouveau livre, le retour à une nécessaire humilité après une période marquée par les fonctions officielles et les honneurs… Rien de tout cela en particulier mais tout à la fois. Je n'avais pas envisagé précisément de parcourir le Chemin de Saint-Jacques. Il n'était qu'une des très nombreuses options que j'envisageais, du moins le croyais-je. J'étais encore à la phase où l'on rêve sur des livres, des récits, où l'on regarde des photos et des sites Internet. Je me croyais libre de décider, souverain. La suite devait me montrer que j'avais tort.

Peu à peu, mon choix s'est restreint et les options se sont resserrées (tiens, tiens !) autour des itinéraires vers Saint-Jacques.

Extrait de la publication